

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alix GAY

Trop tard - Nouvelle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 347-353

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

TROP TARD

NOUVELLE

„Je ne te dis pas non puisque c'est là que tu as ton idée. Mais qui vivra verra!... Le bon Dieu aurait bien fait de me retirer avant de te voir faire cette sottise !... Ah ! ta mère est bien heureuse elle, de s'en être allée à temps pour ne pas assister aux „accordailles“

de son gars avec cette étrangère sans foi ni loi...“ A ces paroles du père Valentin, Pierre avait bondi. „ Isabelle est plus honnête et plus travailleuse que pas une d'entre les filles du village ! C'est parce que vous ne la connaissez pas, père, que vous la traitez ainsi... ou plutôt c'est grâce aux sermons que vient vous faire ici M. le curé, que vous condamnez celle que j'ai choisie ! Pour notre curé, on est un homme damné dès qu'on manque un de ses prênes du dimanche.

Si Isabelle était une bigotte comme les autres, on lui pardonnerait à côté de cela d'être paresseuse, malpropre, méchante et tout le reste !... „ Tais-toi, tais-toi ! tu ne sais ce que tu dis, avait interrompu l'honnête père suffoqué. Epouse-là, ta „ demoiselle aux mains blanches. “ Abandonne la terre qui t'a vu naître, qui t'a nourri jusqu'à ce jour !

Epouse-là et allez-vous en vivre dans cette ville qui vous tourne la tête à tous les deux... Tu comprendras peut-être un jour que ton vieux père avait raison ! qu'il faut pour être bonne épouse et mère, qu'une femme sache *prier*...

Et les paroles du brave paysan irritèrent le jeune homme sans l'attendrir. Le soir même il s'empressa d'aller annoncer à sa future la „ bonne nouvelle. “ Le père n'avait plus dit „ non ! “

Elle, rieuse et légère, sans aucune méchanceté, dit : „ Tant mieux ! “ Puis : „ Quel jour allons-nous à la mairie ? “

Elle aurait presque oublié l'église si Pierre ne le lui eût rappelé : „ C'est vrai ! folle que je suis ! C'est nos parents qui en auraient fait des mines ? “

Lui, plus ému encore qu'il ne voulait se l'avouer au

souvenir des paroles de son père, essaya de lui esquisser un bout de morale : Elle était un peu imprudente dans son langage... il fallait s'observer un brin afin de ne pas blesser les opinions des parents, qui n'étaient plus jeunes... Pour lui, Pierre, il savait à quoi s'en tenir sur le compte de son amie. Elle avait un peu oublié au temps où elle était demoiselle de magasin à X toutes ces bigotteries de village, bien inutiles au fond, mais que les „ vieux “ aimaient. Il ne lui donnait aucun tort, mais il fallait songer... “

Elle lui ferma la bouche par un éclat de rire sonore. „ Cela vous va joliment, Pierre, de faire des sermons ! mais j'aimerais autant pour le quart d'heure, me passer de vous écouter ! Et si vous grimpez dans cet arbre pour me lancer quelques branches de lilas, je vous trouverais, ma parole ! tout autant de mon goût !

Elle avait tout pour elle : beauté, santé, jeunesse... Elle était travailleuse, honnête et pure... Peu lui importait à lui, Pierre, qu'elle ne sût pas prier.

Ils se marièrent en une belle matinée de mai, où les lilas dans les jardins, les mugnets dans les bois embaumaient...

Puis ils quittèrent le village pour aller s'établir à X. depuis longtemps l'objet de leurs rêves... Le père Valentin, lorsque Pierre, son fils unique, s'éloigna de la terre que seul désormais le vieux paysan arroserait de ses sueurs, sentit deux larmes brûlantes monter à ses yeux... Du revers de sa main calleuse, il les essuya avec un soupir résigné : „ Et dire que c'était rien que pour *lui* que j'aimais tout cela. “

Son regard embrassait la ferme proprette et vieillotte, avec sa façade enfumée, ses poules picorant devant la porte ; la grange, d'où s'exhalait une bonne

odeur de foin coupé ; les étables, où somnolaient de belles et saines vaches dans des poses alanguies ; le jardinet, aux carrés soignés et agréables à l'œil... et les champs, les belles prairies à l'entour, sa propriété à lui, l'héritage de ce pauvre gars qui, lâchement s'en allait, méprisant tout cela !

„ Et dire, répétait Valentin, que c'est cette „ péronnelle “ qui lui a retourné le cœur de cette façon !

Pauvre Pierre ! trop tard, trop tard il comprendra ! ! “

Ils s'établirent à X., et prirent à leur compte un petit commerce assez bien achalandé.

Isabelle, au comble du bonheur, devant son rêve devenu une réalité, s'installa derrière le comptoir et ne fut connue au bout de peu de temps, dans tout le quartier, que sous le sobriquet de „ la belle épicière. *

Les affaires marchèrent bien ; ils furent heureux, presque absolument !... Cela dura deux ans... Ils s'aimaient comme au jour où, le long des chemins fleurant les lilas blancs et roses, ils s'en étaient revenus, nouveaux mariés, insoucians de l'avenir. Un bel enfant leur naquit pour augmenter leur bonheur.

Isabelle qui, pas plus qu'autrefois, n'éprouvait le besoin de l'église, attendit un long mois pour faire baptiser son premier né. Ce ne fut qu'à la prière de Pierre, plusieurs fois répétée, qu'elle se décida à faire porter leur fils sur les fonts baptismaux. Le père Valentin, mandé pour servir de parrain, ne vint pas ; il était souffrant, la distance était longue... le voyage le fatiguerait trop !

Pierre, une seconde fois, en fut attristé, puis il dit : Tant pis ! et alla prier un de ses amis d'être parrain remplaçant.

Les années passèrent... D'autres enfants vinrent prendre leur place à côté de l'ainé... Ils étaient quatre bambins maintenant... A la naissance du dernier, Isabelle, comme pour les autres, n'avait pas parlé de baptême. Le père, cette fois-ci, avait oublié de le rappeler... Les affaires, les soucis !... car il en avait des soucis, et de gros, à cette heure ! Le commerce ne marchait plus comme au commencement... On vendait moins... il y avait tant de concurrence ! Deux grandes épiceries, ouvertes par des Juifs dans la même rue, accaparaient toute la clientèle... Pierre en oublia le baptême de son nouveau-né. Il avait un an maintenant, et on l'appelait Pierre.

Un soir, le père rentra, la figure bouleversée : les affaires marchaient mal, mal !... Une grande maison de commerce lui refusait plus longtemps le crédit... Le lendemain même, il y aurait une saisie chez lui s'il ne trouvait pas la somme nécessaire... Les amis, il y avait bien songé... mais il n'en voyait pas un d'entr'eux à même de lui faire cette avance ! Ah ! c'était à devenir fou !

Isabelle, devant ce coup imprévu, eut une crise de larmes, révolte qui mit au comble l'exaspération de son mari. „Comment ? elle n'avait pas même une parole de pitié et d'encouragement à lui jeter sur le cœur !... „ Eh ! bien oui ! des encouragements ! A d'autres ! Faudrait savoir où en prendre, du courage !... - Où ?... Il eut comme une vague idée que si son père était là, il aurait lui, quelque baume à lui mettre sur l'âme... Il s'interrogea et eut peur de la réponse... Isabelle geignait : Nous voilà bien avec nos quatre enfants ! Dans la rue, pas moins que cela. Il essaya de dire : „Nous irons chez le père... “

“ Eh ! bien, pas moi, par exemple ! Manger le pain de la haine et du mépris. Je sais ce qu'il pense de moi, ton père !... ”

En ce moment, d'un des petits lits, dans la chambre voisine, partait un cri rauque, une sorte de râle... Elle s'élança...

Pierre le dernier-né, le visage gonflé, livide, les bras dans le vide, se débattait contre un ennemi invisible, lui prenant l'air, enserrant sa gorge comme d'un étau ! “ Mon Dieu, il se meurt ! Pierre, Pierre, cours chercher un médecin. ”

Le père, sur le seuil, le regard hébété, semblait n'avoir pas entendu.

- Je te dis qu'il se meurt ! Vite, le médecin !

Il s'éloigna en chancelant.

Dans la rue, l'air le remit... il se mit à courir comme un fou...

Quand il revint, accompagné du premier docteur rencontré, son dernier né n'avait plus le visage angoissé, il reposait, blanc comme un beau lys, l'œil grand ouvert, dans sa couchette... A côté, la mère, sans connaissance, était tombée... Pierre se jeta sur sa femme... Le médecin examinait l'enfant: „ plus rien à faire “ murmura-t-il.

Et il s'emprensa auprès de la mère...

Elle ne reprit connaissance qu'au point du jour... Elle appela son mari... Lui sanglotait auprès du lit... Elle passa sa main glacée sur son front... ses dents claquaient... Elle bégaya: „ Ecoute: C'est donc vrai ? il est mort?... (Lui sanglotait toujours)... Il est mort... et c'est ma faute !... Nous ne l'avons pas fait baptiser... Dieu nous maudit ! Quand il fera grand jour, ils viendront

tout nous prendre... C'est la ruine ! Je t'ai porté malheur !... Puis après ils emmèneront notre enfant... Pierre, Pierre, je t'ai porté malheur !“ Des sanglots convulsifs l'étouffaient... Elle cacha sa tête dans ses deux mains... Lui, anéanti, ne trouvait rien à lui répondre.

A travers les persiennes, le soleil levant se glissait, éclairant cet intérieur désolé.

D'une fenêtre voisine, une voix jeune et joyeuse partait, toute d'amour et d'espoir.

Pierre, machinalement, en suivait les strophes... La chanson le charmait comme une vieille chose connue... Où l'avait-il entendue ?... Où donc ?... Mais au village, là-bas, sur les genoux de sa mère, la sainte femme qui l'avait élevé...

Il n'écouta plus la chanson qui parlait de la campagne jolie en mai, sous le soleil et les fleurs... Mais il revit la ferme abandonnée, où son père, vieux et seul, le pleurait... Il se vit lui-même seul avec sa jeunesse et ses rêves déçus... il se rappela les paroles du père „ Il faut qu'une femme pour être bonne épouse et mère sache prier... “

Il pleura... et, comme en un rêve, murmura :
„ Trop tard ! “

HENRI DARBERN.